

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

JEAN-BAPTISTE VIANNEY

CURÉ D'ARS

(1786-1859)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le 23 juillet à 10 h. du matin

PAR

J.-Aug. NARDON

MONTBÉLIARD

IMPRIMERIE MONTBÉLIARDAISE

1901

JEAN-BAPTISTE VIANNEY

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTE DE THEOLOGIE PROTESTANTE

JEAN-BAPTISTE VIANNEY

CURÉ D'ARS

(1786-1859)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le 23 juillet à 10 h. du matin

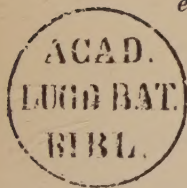
PAR

J.-AUG. NARDON

MONTBÉLIARD

IMPRIMERIE MONTBÉLIARDAISE

1901



UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance.

M. JOHN VIÉNOT, Président de la soutenance.

MM. JOHN VIÉNOT,

STAPFER,

ALLIER,

} Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

A MON ONCLE ET PARRAIN

JEAN-BAPTISTE NARDON

Curé de Sardent (Creuse).

TÉMOIGNAGE D'AFFECTION

OUVRAGES CONSULTÉS

L'ABBÉ ALF. MONNIN. — *Vie de Jean-Baptiste Vianney*.
— Libr. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris.

M^{gr} GÉRAULT DE LANGALERIE — *Panégryrique du curé d'Ars*. — Libr. Mothon, Lyon, 1860.

L'ABBÉ J.-H. OLIVIER. — *Le curé d'Ars*. — Libr. Poussielgue et C^{ie}, 1875, Paris.

M^{me} DES GARETS. — *Le curé d'Ars*. — Lyon, 1862.

L'ABBÉ PERREYVE. — *Lettres du P. Lacordaire*. — Téqui, 29, rue de Tournon, Paris, 1858-1865.

LE P. GRATRY. — *De la connaissance de l'âme*. — Téqui, rue de Tournon, Paris.

Vie intime du curé d'Ars, par X. M., missionnaire, Lyon, 1865.

M^{me} EMILIE DESMOUSSEAUX DE GIVRÉ. — *Un curé de campagne au XIX^e siècle*. — 6, rue Cassette, Paris, 1886.

Lettres inédites du curé d'Ars à l'Abbé FROMMENT, curé de St-Georges, 1856.

REVUES ET JOURNAUX QUI ONT PARLÉ DE LUI AU MOMENT DE SA MORT.

L'*Univers*. — Louis Aubineau, 1855.

Le Croisé. — Journal de Villefranche, 1859, P. Leignaux.

Le Monde illustré. — Joseph Doucet, 1859.

La Bonne Presse. — *Courrier de l'Ain.*

Le Journal de Genève.

Annales catholiques de Genève. — F. Fleury.

Le Correspondant.

L'Ami de la Religion. — Etc., etc.

Une nouvelle vie du curé d'Ars. — Par Jean Darche,
Montpellier, 1889.

Un Saint au XIX^e siècle. — Par Joseph Odru,
Paris, 1892.

Jean-Baptiste VIANNEY

CURÉ D'ARS

AVANT-PROPOS

Il est bon que sur les mêmes questions plusieurs livres soient écrits par diverses personnes en style différent, mais avec la même foi, afin que la vérité parvienne à un plus grand nombre sous des formes variées.

ST AUGUSTIN, De la Trinité.

Nous eûmes, à l'âge de 18 ans, le privilège de connaître un excellent prêtre qui avait été l'intime ami du curé d'Ars. Nos conversations roulaient souvent sur la vie de ce saint homme. Dieu nous avait mis au cœur, depuis quelque temps, le désir d'être un ministre de sa parole, mais notre véritable vocation fut irrévocablement fixée le jour où édifié, captivé, par le ministère de Vianney nous nous écriâmes : « Moi aussi je veux être prêtre, pour travailler au salut des âmes... » Prêtre, nous

l'avons été. Sorti de l'Eglise romaine depuis 14 ans, et après avoir travaillé pendant 13 ans dans l'Eglise réformée de France à l'Evangelisation des Catholiques et des Protestants, nous voulons payer un tribut de reconnaissance à la mémoire du curé d'Ars, en essayant d'esquisser à grands traits la vie de cet homme de bien. C'est moins une biographie qu'un portrait que nous voulons faire. Tout en fixant les principaux événements de la vie de Vianney, nous voulons surtout mettre en relief les traits saillants de son caractère, mettre en lumière la vie intérieure de ce grand serviteur de Dieu, dont la volonté, suivant l'expression de Liguori a été *uniformée* à la volonté de Dieu, l'influence qu'il a exercée comme prédicateur et confesseur. Sans doute, nous aurons à critiquer bien des points de sa doctrine, mais ce que nous aurons à admirer dans sa vie intime, nous fera oublier les enseignements erronés qu'on lui avait inculqués et, qu'en fils soumis de l'Eglise, il prêchait à son tour. Sa piété, sa charité, son humilité, ont fait de lui, le modèle du vrai pasteur. Il a été la perle du sacerdoce français pendant la première moitié du XIX^e siècle. Le St-Esprit s'était plu à graver dans le cœur de ce prêtre tout ce qu'il devait savoir et enseigner aux autres et d'autant mieux l'y avait-il gravé, que ce cœur était plus vide de la vaine science des hommes. Son livre, c'était Jésus-Christ. Il ne cherchait pas la sagesse ailleurs qu'en Jésus-Christ, dans sa mort et dans sa croix. N'est-ce pas là l'idéal du bon Pasteur ? « Le zèle de la maison de Dieu le pressait ! »

CHAPITRE I^{er}

Le 8 mai 1786, dans une maison de Dardilly, non loin de Lyon, naissait le troisième enfant de Mathurin Vianney et de Marie Belux, son épouse.

Porté, quelques heures après sa naissance, à l'église, le jeune Vianney reçut à son baptême, les prénoms de Jean et de Marie (1). Ses parents étaient des chrétiens pauvres en biens de ce monde, mais riches en biens spirituels et célestes. Sa mère avait une âme aimante, une foi vive et un caractère bienveillant. Les habitants de Dardilly, sans exception, s'accordaient à faire l'éloge de sa piété et de sa charité. De Maistre a dit : « C'est sur les genoux d'une mère que l'enfant apprend à croire en Dieu ». Aussi, cette excellente mère donna à son fils une forte éducation chrétienne. Ce fut dans ce foyer chaud,

(1) Le serviteur de Dieu prit le nom de Baptiste le jour de sa confirmation.

que se développa cette jeune plante qui devait, plus tard, porter de si beaux fruits.

Dès l'âge le plus tendre, Vianney eut pour la prière un goût particulier. « Vous êtes bienheureux, lui disait-on, d'avoir, de si bonne heure, aimé à prier » — « Après Dieu, répondit-il, c'est l'ouvrage de ma mère ».

Il avait quatre ans quand il disparut un jour sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Sa mère, craignant un malheur — un réservoir était près de la ferme — le cherchait partout. A la fin, elle l'aperçut à genoux, blotti dans un coin de l'étable et priant avec ferveur.

L'enfance du curé d'Ars offre, comme celle de plusieurs serviteurs de Dieu, des faits et des détails d'un caractère particulier et en quelque sorte légendaire, formant un digne prélude à la vie admirable qu'il a menée à Ars.

A l'âge de sept ans, Jean-Marie est berger. Il conduit dans le vallon de Chantemerle quelques vaches et un petit troupeau de brebis. « J'étais bien heureux alors, dira-t-il plus tard ; à l'exemple de David, de Geneviève et de Jeanne d'Arc, je paissais les troupeaux de mes parents et je n'ai jamais tant prié Dieu à mon aise. » C'est que, en effet, c'était un ravissant oratoire que ce petit vallon avec son tapis d'émeraude, ses ruisseaux babillards, coulant sur des cailloux, à l'ombre des aulnes et des saules ! Tout cela riait à l'œil sous le regard du bon Dieu. « La nature, dit Goethe, est comme une parole de Dieu, fraîchement exprimée ». Maintefois ses petits camarades ont surpris Vianney à genoux, à l'abri d'un buisson, répandant son âme devant le Seigneur ! Il n'a été un grand serviteur de Dieu, que parce qu'il a possédé, dès ses plus tendres ans, l'esprit de prière. La prière n'est-elle pas en effet l'essence de la vraie religion. La prière-soumission nous fait accepter notre

dépendance à l'égard de Dieu et la prière-confiance nous fait accepter notre délivrance et notre liberté. La prière a toujours développé l'amour de Dieu et toujours l'amour de Dieu a dilaté le cœur. « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur » (1). L'amour profond que le jeune Vianney avait pour Dieu, n'était égalé que par celui qu'il portait à tous. Là, commence à éclater cette immense charité qui sera le résumé de sa vie pastorale. Il disait souvent : « Notre langue ne devrait être employée qu'à prier, notre cœur qu'à aimer et nos yeux qu'à pleurer. »

(1) Jean, IV, 20).

CHAPITRE II

Première communion de Jean-Marie.

La piété précoce du jeune Vianney offre un contraste frappant avec les mœurs générales de l'époque où il grandissait. La France était sans clergé, les Eglises étaient fermées à peu près partout. Les offices étaient célébrés tantôt dans une grange, tantôt au fond d'un bois. Dieu semblait réserver aux catholiques le sort qu'ils avaient eux-mêmes infligé aux protestants, leurs victimes, mais qui n'ont jamais été vaincus. Cependant, après le Neuf Thermidor, on commença à respirer. Au commencement de 1794, deux prêtres, l'abbé Groboz, plus tard secrétaire du cardinal Fesch et l'abbé Balley, génovéfain (1), se retirèrent clandestinement à Dardilly et à Ecully.

(1) Congrégation de St-Sulpice.

L'abbé Gréboz prit en affection le jeune Vianney. Il le prépara avec soin à la première communion. Elle eut lieu en 1799. Dieu prit possession de ce jeune cœur. Jésus-Christ en fit son sanctuaire. Après avoir reçu « le pain vivant descendu du ciel », le jeune Vianney disait à sa sœur : « J'ai le ciel dans mon cœur. »

CHAPITRE III

Jean-Marie Vianney commence ses études chez le curé d'Ecully.

En 1803, Mgr de Méroville nomma l'abbé Balley, curé d'Ecully. De même qu'il existe une attraction entre les corps, ainsi en existe-t-il une entre les âmes. Ambroise attira Augustin.

Le curé d'Ecully s'attacha le jeune Vianney. Il le prit chez lui et commença son instruction religieuse. Le jeune Jean-Marie avait entendu au fond de son cœur une voix qui lui disait : « Sois prêtre ! » Nouveau Samuel, il s'écria : « Me voici ! Seigneur, pour faire ta volonté, je travaillerai à ta vigne ». Cette noble ambition que tous les pasteurs devraient avoir, avant de s'engager sur la voie de l'amour, du dévoûment et du sacrifice, qui est celle du ministère évangélique, remplissait le cœur du futur apôtre. Mais, hélas ! que d'épreuves l'attendaient ! Il eut,

à l'instar de Saul, son chemin de Damas. Le succès ne répondit pas tout d'abord à ses efforts persévérants. Il savait à peine lire le latin. Sa mémoire était inculte, son intelligence lente à se développer. Le jeune élève ne se découragea pas. Comprenant que Dieu seul peut perfectionner les lumières qu'il nous a données, il redoubla d'ardeur dans l'exercice de la prière. Ce ne fut pas en vain, car la prière du juste a une grande efficacité (Jacq. V. 16) et l'étude lui devint moins aride.

En 1809, la conscription l'envoyait en Espagne, mais la Providence le retenait quelque temps à Lyon, puis à Roanne, puis aux Noës, village des hautes montagnes du Forez, où il fut instituteur pendant 14 mois. Son frère cadet le remplaça et mourut dans la campagne de Russie.

Vers 1812, Jean-Marie fut admis au petit séminaire de Verrières. Il avait alors 27 ans. Le premier jugement que, maîtres et élèves, portèrent sur lui, fut : Vianney, est un *minus habens*, « un élève médiocre ». C'est la marche ordinaire des choses ! Les imperfections crèvent les yeux du vulgaire, dit Fénelon (1). On n'aperçut pas tout d'abord à Verrières, la supériorité morale, par laquelle Vianney rachetait l'insuffisance de ses premières études. Tant il est vrai que la piété sincère se cache, c'est son instinct, semblable à l'humble fleur qui ne se fait découvrir que par le parfum qu'elle répand autour d'elle. Jean-Marie parlait par des actes, qui révélaient l'amour dont son cœur brûlait pour Dieu ainsi que son ardent désir de lui gagner des âmes !

(1) Fénelon : *Lettres aux hommes du monde*.

Après avoir étudié la théologie, que le P. Gratry appelle le plus grand monument qu'ait élevé l'esprit humain (1), il fut admis à subir l'examen qui précède l'ordination, au grand séminaire de Saint-Irénée (Lyon).

La vie en général, la vie des hommes de Dieu en particulier, n'est qu'une longue suite de luttes ; quand l'une est terminée, l'autre commence. On eût dit que le Seigneur voulait faire constater l'incapacité de celui qu'il réservait pour de si grandes choses, afin de mieux montrer que l'éclat qu'il allait jeter sur un coin de la France, ne serait que l'unique fruit de la grâce surnaturelle dont il le remplirait Lui-même.

Ses supérieurs hésitaient à l'admettre, lorsque l'abbé Courbon, administrateur du diocèse, s'écria : « Il est pieux ! Je le reçois, la grâce de Dieu fera le reste ! » Le 9 août 1815, Jean-Baptiste-Marie Vianney était prêtre. Son désir le plus ardent était réalisé. Désormais, il allait pouvoir vivre, « de cette vie d'amour et de sacrifice », qui est celle de Christ lui-même.

(1) *Logique*, liv. VI. les Sources.

CHAPITRE IV

Le Prêtre.

Le Concile de Trente (Sect. XVII. Cin. 2) a décrété « Si quelqu'un dit que par ces paroles : Faites ceci en mémoire de moi, Notre Seigneur n'a pas institué les apôtres prêtres ou qu'il n'a pas ordonné qu'eux et les autres prêtres offrissent son corps et son sang, qu'il soit anathème ! »

La puissance du milieu dans lequel on a été élevé est telle que l'on ne voit et ne juge souvent que par l'enseignement de ses maîtres. Pour se soustraire à cette autorité intellectuelle, il faut une grandeur d'âme et une force de volonté rares. Avec S^t François de Salles, le jeune Vianney avait du caractère sacerdotal une idée très élevée. Le sacerdoce, disait-il souvent, est l'amour du cœur de Jésus, c'est une auguste fonction qui consiste à purifier, illuminer et perfectionner les autres (1). « Si on

(1) Saint-Denis : *Hierarch. cel. Olier. Lettres spirituelles.*

avait la foi, on verrait Dieu caché dans le prêtre, comme une lumière derrière un verre » (1). Avec le catéchisme du Concile de Trente, il croyait que le prêtre, sur la terre, tient la place de Dieu. Son caractère est saint, indélébile, irrévocable. Le prêtre participe à l'union hypostatique du verbe fait chair. Le prêtre, disent Cyprien et Paschase Ratbert, fait transubstantiation du pain au corps de Jésus-Christ. Il renouvelle parmi nous, l'immolation du Calvaire. Il donne en nourriture à ses semblables, la chair et le sang du Fils de Dieu fait Homme. Il ferme ou il ouvre, à volonté, au pécheur, les portes du ciel. Il est donc un autre Jésus-Christ. *Sacerdos alter Christus*.

Il nous serait facile, la Bible en main, de montrer tout ce qu'il y a d'erroné et de contraire à la parole de Dieu dans la conception et la définition romaines de la dignité sacerdotale ; qu'il nous suffise, pour ne pas dépasser le cadre réservé à ce travail de dire que, lorsque la « grâce et la vérité furent mises en évidence par l'Evangile » et que le Saint-Esprit substitua, dans l'administration des choses de Dieu, la *plénitude* que la foi contemple en Christ, aux *formes* et aux *figures* d'une loi qui ne pouvait rien amener à la perfection (2), alors le Seigneur Jésus donna les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et docteurs, pour *assembler* son Eglise. Il dit : « que ces derniers doivent être établis par l'*imposition des mains* et la *prière* », et comment en leur qualité de *dispensateurs* des mystères de Dieu, ils sont tenus de prêcher la parole de Dieu, de conduire l'Eglise comme *pasteurs*, non point en dominant sur les héritages du Seigneur, mais de bonne volonté, en

(1) *Esprit du curé d'Ars*, p. 124.

(2) Jean I. 17. Hébr. VII, 11. VIII, 7. X, 1.

se rendant, en toutes choses, les modèles du troupeau (1). Le sacerdoce est le *διακονία τοῦ πνεύματος οὐ τῆς διακιοσύνης* par le moyen du *λόγος τῆς καταλλαγῆς*. (2 Corinth., III, 9, 10. *Le presbytre ne l'emporte sur les autres*, d'après 1 Timoth. V. 17 (2), *que par la Prédication*.

Dans l'Eglise fondée par Jésus-Christ et dont il est *seul* le chef suprême, tous les membres sont appelés à exercer le sacerdoce et cela sans distinction comme sans intermittence, parce que ce sacerdoce est de sa nature *spirituel* et qu'il n'exige pour être rempli convenablement que des conditions morales, auxquelles nul ne saurait se soustraire sans cesser d'être chrétien (1 Ep. Pierre, II, 9.). « Je vous exhorte, dit l'apôtre, par les compassions de Dieu à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part, un culte raisonnable ». Rom. XII, 1.

L'abbé Vianney ne s'était pas appesanti sur ces textes. Il se considérait réellement comme *un autre Jésus-Christ*. Dans l'Eucharistie, après la consécration il voyait réellement le corps et le sang de Jésus-Christ sous les espèces ou apparences du pain et du vin ; c'était le même Jésus qui était mort sur la croix, qu'il offrait en sacrifice pour les vivants et pour les morts, à Dieu le Père.

Il y a 15 ans, nous aussi, nous défendions le dogme de la *Transubstantiation*. Aujourd'hui tout autre est notre croyance. L'étude approfondie de la parole de Dieu, l'opinion des Pères de la primitive Eglise, la doctrine des réformateurs, nous obligent à proclamer comme

(1) Ephés. IV, 11. 1 Timoth. IV, 14. 1 Corinth. IV, 1. Eptres à Timothée, 1 Pierre, V, I.

(2) Reuss. *Hist. de la th. chr. au siècle apost.* Tome 1^{er}. Calvin, Instit. Guandet, *Epîtres pastorales*.

vrais, dans le problème eucharistique, les quatre points suivants :

1° La Sainte Cène a pour but essentiel d'annoncer la mort du Seigneur (1 Corinth. II, 26), c'est-à-dire de commémorer le sacrifice du Calvaire, en tant que sacrifice expiatoire et rédempteur.

Or, celui qui annonce la mort du Seigneur, annonce par la même, tout le don gratuit de Dieu, tout son amour envers les hommes et tout notre salut.

2° Le pain eucharistique, n'est pas littéralement le corps du Christ, mais le symbole du corps de Christ, immolé sur la croix.

3° Pour participer dignement et utilement au saint repas, il faut : « Après s'être éprouvé soi-même », manger spirituellement la chair du Christ immolé sur la croix et boire spirituellement le sang du Christ répandu sur la croix.

4° Pour communiquer la grâce au communiant digne, le Christ agit en lui par le Saint-Esprit (1).

Nous croyons donc que l'Eucharistie est un sacrement dans lequel nous recevons *spirituellement* N. S. Jésus-Christ, en faisant commémoration de sa mort. C'est par la Foi-confiance que nous nous unissons à Christ. La Sainte Cène n'est pas insignifiante, puisqu'elle nous rappelle le don du Christ, nous apporte tout ce que contient l'Evangile et nous rend participants de la justice et de la sanctification que Christ nous a acquises par l'effusion de son sang (2). « Nous recevons le pain de vie, descendu du Ciel, le pain vivant ». (Jean, VI, 26).

(1) Calvin : *Inst.* liv. 4.

(2) A. Sabatier, *Cours inédit*, 1900,

CHAPITRE V

Vie Pastorale de Vianney.

Ars était un tout petit bourg du département de l'Ain entre Lyon et Villefranche. Au moment où nous y voyons entrer Vianney, Ars était dans la plus grande pauvreté spirituelle. Presque tout le monde négligeait le soin de son âme. Quant aux jeunes personnes, elles n'avaient en tête que les amusements et les plaisirs.

Ce fut le 9 février (1818) qu'arriva à Ars ce pauvre prêtre : fatigué, chétif, mal vêtu et sans guide. En apercevant le clocher de son église, il tomba à genoux et offrit à Dieu et à ses nouveaux paroissiens, le sacrifice de sa vie tout entière. Nouvel Elie, Dieu lui avait dit : « Va, mon prophète, fais ton œuvre, je suis avec toi. »

Le réveil d'un troupeau dépend essentiellement de *son Pasteur*, qui est utile aux autres non seulement par ce qu'il fait, mais avant tout par ce *qu'il est*. La vie n'engendre-t-elle pas la vie ?

Le curé d'Ars, pour atteindre ce beau résultat, se propose un double but : 1° Se sanctifier ; 2° se sanctifier pour les autres. Sesanctifier : c'est toute la vie intérieure. Dans l'intérêt des autres : c'est toute la vie extérieure. Jésus n'avait-il pas dit : Je me sanctifie moi-même pour eux (1). Toute la vie chrétienne n'est-elle pas là ?

Semblable aux Vestales chargées d'entretenir perpétuellement le feu sacré, le pasteur doit veiller à ce que son cœur soit toujours brûlant d'amour pour Dieu et pour ses frères. Il doit être un tison ardent, enflammant d'amour pour Jésus les âmes que Dieu lui a confiées.

Aussi, dit Isidore (2), « la première qualité de l'homme appelé au périlleux honneur d'instruire les peuples est d'être saint et irréprochable. » Il faut qu'il paraisse en tout comme un modèle de perfection, celui dont la tâche est de conduire les autres à Dieu. Dans le catéchiste d'Ars, c'était la sainteté qui prêchait la vérité. Une sainteté qui était le fruit d'une lutte constante, d'une volonté opiniâtre. — Et que ne peut-on obtenir quand à la volonté s'unissent le désir ardent, l'attrait et le cœur !

Le cœur, n'est-ce pas l'homme voulant et agissant ! Le cœur n'est-il pas la source de la vie ?

Pour le curé d'Ars, la sainteté consistait dans le don complet et absolu qu'il avait fait de son cœur à Dieu, dans la purification de son âme et la lutte contre le péché, dans son union de plus en plus intime avec Jésus-Christ. Il savait que « sans la sanctification nul ne verra le Seigneur », que sans elle « la foi est morte ? Aussi son âme, selon l'expression de Paul, était métamorphosée » par le renouvellement de l'Esprit. » — La justification en avait

(1) Jean, XVII, 19.

(2) *Homélies*, I. II.

fait un homme nouveau. — Désormais l'unique mobile qui le fera agir, sera *l'amour*. Il se sanctifiait, il détrônait en lui l'égoïsme, uniquement pour mettre à sa place l'amour incarné en Jésus-Christ, l'intérêt de Dieu absolument identique à l'intérêt des autres âmes humaines. Il se sanctifiait pour les autres. Sa sanctification consistait à sortir de lui-même, à s'oublier lui-même et à placer tout l'intérêt de son âme dans l'intérêt des autres âmes. Sa sanctification était un noble tourment, une sainte angoisse au sujet de ses paroissiens. Il se sanctifiait pour communiquer sa sainteté aux autres, pour avoir une puissance de rénovation et de vie à mettre au service de toutes les justes et saintes causes qui avaient en vue l'avènement du Royaume de Dieu sur la terre et le bonheur de l'humanité. La sanctification lui faisant lier son sort à celui de ses paroissiens. Il comprenait que « nul de nous ne doit vivre pour soi-même. » Il aurait voulu pouvoir dire à chaque âme : « Je vis ! il faut bien que tu vives ! »

Un jour, un de ses confrères en le quittant disait : « Sa sainteté est une puissance magnétique. Elle électrise. A son contact, il s'était comme accumulé dans mon âme une certaine quantité de son rayonnement spirituel et j'éprouvais le besoin de répandre le fluide divin qu'elle m'avait transmis. »

Pendant toute sa vie le curé d'Ars a travaillé avec un zèle qui ne s'est jamais refroidi, au relèvement moral de ses frères. Puisant à pleines mains des grâces surnaturelles dans le cœur débordant d'amour de Jésus-Christ, il les déversait sur ses paroissiens en œuvres et en fondations religieuses.

On l'entendait souvent répéter : « Être aimé de Dieu, être uni à Dieu, vivre en la présence de Dieu, vivre pour Dieu et pour son prochain, ô la belle vie ! »

On demandait au curé d'Ars : comment faut-il aller à

Jésus-Christ? Mon ami : Tout droit comme un boulet de canon ! Cette réponse nous montre le chemin suivi par Vianney pour aller à Dieu. — Quelle condamnation de l'enseignement romain !

Pour le catholique romain, la foi à l'Eglise est devenue la condition de la foi au Christ. Mais, si en dehors de l'Eglise officielle et visible, une âme veut rencontrer le Christ, croire en Lui, puiser en Lui sa vie et porter ces fruits admirables de piété, de dévouement et de charité que la foi seule peut produire, l'Eglise prononce anathème contre cette âme. — Conséquence monstrueuse d'un système qui met l'adhésion à l'Eglise visible avant la foi en Jésus-Christ. Autrefois on avait dit : Où est le Christ, là est l'Eglise. Aujourd'hui on dit : Où est l'Eglise, là est le Christ. Le catholique romain croit d'abord en l'Eglise, ensuite en Jésus-Christ. Qu'est devenue l'œuvre du Christ ? Qu'est devenue son unique médiation ? Elles ont disparu derrière les œuvres méritoires et l'intercession des saints. Si vous demandez au catholique romain : Que croyez-vous ? Il vous répondra avec M. Brunetière : « Allez le demander à Rome ».

Le Saint-Esprit avait communiqué au curé d'Ars la notion exacte du salut. Il avait compris que Jésus, sur la terre, avait tout à la fois consommé le développement moral de l'humanité innocente et retiré de la condamnation l'humanité déchue.

Comment pourrions-nous ne pas aimer le Seigneur, écrivait-il au curé de Trévoux, Lui qui n'avait pas commis le péché ? Dieu l'a fait péché « victime pour le péché » pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en Lui (2 Corinth. V. 21). Il avait compris, le pieux curé d'Ars, que le salut c'est la santé de l'âme et que la santé

de l'âme c'est le rétablissement de la sainteté (1). De cette sainteté qui est le fruit d'un effort constant et persévérant, accompli en Jésus et par Jésus pour détruire en nous le principe du mal. La justification, c'est l'absolution que Dieu nous donne et la sanctification, c'est le « Tout va bien, bon et fidèle serviteur ». La sanctification est une œuvre de tous les instants ; elle doit progresser sous l'action du Saint-Esprit. « Soyez saints, car je suis saint ! Vous êtes morts, mortifiez donc vos membres terrestres ». (Coloss. III. 3. 5). La foi toute réceptive qu'elle soit ne doit pas être passive ou inerte, elle doit se traduire au dehors par de bonnes œuvres. (Jacq. I. 27) (2).

(1) F. Godet. *Etud. bibl.* p. 176.

(2) W. Monod. *Foi et vie*, Conversion,

CHAPITRE VI

Pensées du curé d'Ars sur l'abnégation et la mort à soi-même.

L'amour des âmes, la soif de leur salut, rendaient légers au curé d'Ars, tous les sacrifices. Il allait sans marchander, tant qu'il pouvait aller. Il voulait être un bon ministre du Seigneur. Pour cela, il recherchait le sacrifice, la croix et la mortification. Quel rapport peut-il y avoir, répétait-il souvent, entre l'écharde qui nous fait souffrir et les souffrances endurées par Jésus sur la croix ?

Le curé d'Ars a été un homme mortifié et sobre. Il ne vivait que de pain noir et dur, acheté à quelque mendiant. Parfois, il se contentait de quelques pommes de terre cuites à l'eau. Il ne buvait jamais de vin. Il lui est arrivé de rester plusieurs jours sans manger, car il croyait que le meilleur moyen de mettre le démon en

déroute, ce n'était ni la *discipline* ni les pénitences, mais la privation dans la nourriture et le sommeil. Il était convaincu que l'unique trésor du cœur est le détachement ; que sacrifier n'est pas détruire mais vivifier. C'est pourquoi il a toujours beaucoup insisté sur la mort à soi-même. Il se considérait comme le plus grand des pécheurs. Il bénissait ceux qui le persécutaient (1). La douleur est le creuset où le cœur humain peu à peu purifié de toutes les scories forme son incorruptibilité (2).

(1) Abbé Monnin, *Vie du curé d'Ars*.

(2) Il disait souvent : Les croix sont si précieuses, que si on en comprenait le prix, je crois qu'on se les volerait. *Sommaire*.

CHAPITRE VII

Piété du curé d'Ars.

On a écrit : « Le curé d'Ars était un grand mystique ». Nous ne le pensons pas. Sa piété, alimentée par une foi vive, n'avait rien du mysticisme extatique ou spéculatif, qui est un gouffre noir où toute vie descend et s'éteint dans la mort, une *resverie*, dit Gerson, qui est la négation de tous les principes de la droite raison et de tous les devoirs que prescrit la conscience. Vianney n'était pas l'adversaire de la science, il voulait seulement qu'on fit une plus large part à la piété. « O Jésus, s'écriait-il souvent, les yeux remplis de larmes, vous connaître c'est vous aimer ! » Si nous savions comme notre Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir. Dieu se plaît à se communiquer à un cœur qui lui est tout dévoué et à lui donner ses ordres. Tout sous les yeux de Dieu, tout en Dieu, tout pour plaire à Dieu. Un chrétien qui aurait

une foi absolue en Dieu, mourrait d'amour, car posséder Dieu, c'est le bonheur des bonheurs ! (1). C'est tout avoir. C'était un mystique à la façon de St-Bernard et non un *quiétiste* comme Ste Thérèse. Son mysticisme était essentiellement pratique.

A cette foi qui le transportait au ciel, il unissait l'esprit de prière.

L'homme a une belle fonction, celle d'aimer et de prier. La prière n'est autre chose qu'une union avec Dieu. Dans cette union intime, Dieu et l'âme sont comme deux morceaux de cire fondus ensemble, on ne peut plus les séparer. Notre prière, quand elle part du cœur, est un encens que Dieu reçoit avec plaisir. La prière est un avant goût du ciel. Les peines se fondent devant une prière persévérante, comme la neige devant le soleil (2).

Quand le curé d'Ars priait, dit M^{re} d'Ars, il n'appartenait plus à la terre ; il était plongé dans l'amour de Dieu.

Son humilité. — Vianney était éminemment humble. Comment faire pour être sage, lui demandait un jour quelqu'un ? Mon ami, il faut bien aimer le bon Dieu. Et ! comment faire pour aimer Dieu ? « Ah ! mon ami, humilité ! humilité ! » C'est notre orgueil qui nous empêche de devenir des saints. Quand on lui remit l'écrin renfermant la croix que l'Empereur lui envoyait en 1858, le bon curé s'écria : « Je crois que l'Empereur s'est trompé ». L'orgueil est la chaîne du chapelet de tous les vices, et l'humilité est la chaîne du chapelet de toutes les vertus, répétait-il souvent. L'humilité est

(1) *Vie du curé d'Ars.* Abbé Monnin.

(2) *Catéchismes du curé d'Ars.* Olivier.

comme une balance, « plus on s'abaisse d'un côté et plus on est élevé de l'autre » (1).

Homme intérieur, il connaissait son néant. Il disait : « C'est Dieu qui nous inspire nos bonnes actions et les fait en nous ; nous n'y apportons d'autre coopération que notre consentement, que nous refusons souvent ; et dans ce cas, il ne nous reste que notre malice ».

Sa vertu n'était pas celle des ascètes. On lui demandait : « Si le bon Dieu vous proposait de monter au ciel à l'instant même ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, que feriez-vous ? Je crois que je resterais ». « Que Dieu est bon, l'entendait-on souvent répéter, de supporter mes immenses misères ».

D'où venait au curé d'Ars cette vue si lumineuse du côté de Dieu et si humble du côté de lui-même ? De la prière qu'il faisait : « Mon Dieu, envoyez-moi votre Esprit, qu'il me fasse connaître ce que je suis et ce que vous êtes ! ».

Le Play (2) se trouvant à Lyon, vint à Ars. Comme on lui disait : « Il n'y a que de la sainteté dans le curé d'Ars ». Le savant et libéral catholique ajouta : « Il y a dans ce saint homme des lumières, de grandes lumières. Il en jaillit de ses entretiens sur toute espèce de sujets ; sur Dieu et sur le monde, sur le présent et sur l'avenir ».

(1) Sommaire, page 142.

(2) Le Play, *Correspondance*, lett. 20.

CHAPITRE VIII

Des Guérisons obtenues à Ars.

Le curé d'Ars était-il un thaumaturge ? Nous touchons ici à un sujet délicat, il faut passer entre deux écueils : l'incrédulité qui nie le surnaturel, et la crédulité qui le voit partout. Il est un fait évident, proclame P.-F. Jalaguier (1), « c'est que les apôtres ont appuyé sur les miracles du Seigneur, sur ceux qu'ils opéraient eux-mêmes, leur mission et la révélation évangélique toute entière ». Les contemporains de Vianney ont dit : « Le curé d'Ars a fait des miracles ; de là sa sainteté et sa mission extraordinaire ».

Sans nier que le don des miracles soit immanent dans l'Eglise, et tout en acceptant l'affirmation de Paul (Rom.

(1) *Introduction à la dogmatique*, Fischbacher, 1897.

VIII, §. 11), « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, il fera vivre même vos corps mortels ». Nous *contestons* l'authenticité des faits miraculeux opérés à Ars. C'est l'affaiblissement de la foi au XIX^e siècle, qui a laissé libre carrière à ces légendes intéressées. (1).

Le curé d'Ars qui était l'ennemi déclaré de la sorcellerie et du charlatanisme, qui n'a jamais voulu ajouter foi aux apparitions de la Salette, aurait été le premier à repousser ce pouvoir qu'on lui a attribué. Le curé d'Ars voulait surtout la guérison des âmes, et la parole de Dieu agissait avec efficacité en lui qui croyait pour les autres. Maissiait, géologue à Lyon, après avoir entendu le curé d'Ars, disait : « J'étais aveugle *spirituellement* et maintenant je vois ». Quant aux visites du « *grappin* » (*diable*) au curé d'Ars, pour les nier, nous dirons avec l'un de ses confrères : « Allons, allons, cher curé, faites comme les autres, nourrissez-vous mieux, c'est le moyen d'en finir avec toutes ces diableries ». Son système nerveux ébranlé par les privations explique ces visites diaboliques au curé d'Ars.

Limité par notre sujet et désireux de mettre en relief *surtout* la piété du curé d'Ars, nous ne pouvons ici faire une étude approfondie de la nature du miracle.

(1) Ch. Bois : *Du surnaturel*, 1860. H. Bois : *Du miracle*. Chapuis, Alfred Maury. Ménègoz : *La notion Biblique du miracle*. A. Sabatier. P. F. Jabaguiet : *Philosophie de la religion*. Fischbacher, Paris.

CHAPTRE IX

Influence du curé d'Ars comme Confesseur.

L'Eglise a sa raison d'être dans l'œuvre même de Jésus-Christ et sa mission consiste à continuer cette œuvre. Or, l'œuvre de Christ a été de fonder le royaume de Dieu. Mais le péché qui est la violation de la loi divine et l'adoration de soi-même, établit une séparation entre Dieu et l'homme et met en contradiction l'homme avec lui-même. Alors le règne de Dieu sera le rétablissement de l'unité dans l'homme, la réconciliation de sa volonté avec sa loi idéale et l'œuvre de Christ, sera de sauver l'individu, de lui rendre la paix, de faire triompher l'amour sur l'égoïsme, ce sera le salut social et aussi de ramener l'homme à Dieu, de le faire renoncer à soi-même, de rendre le fils au Père, de rétablir le lien de la famille divine. La valeur de l'Eglise dépendra de la fidélité avec laquelle elle remplira sa mission de relèvement indivi-

duel et social. Comment l'Eglise continuera-t-elle l'œuvre du Christ ? Exactement par le même moyen dont Christ s'est servi.

1° Le Christ a procédé à la fondation du royaume de Dieu, à la victoire du bien sur le mal par l'enseignement. Il a annoncé la Bonne Nouvelle du pardon des péchés et la réalisation prochaine des promesses de Dieu ; 2° Christ a été le médecin des âmes et des corps ; 3° il a agi par sa mort et c'est précisément par là qu'il a fondé son œuvre de rédemption. L'Eglise doit reproduire cette triple œuvre du Christ.

Le curé d'Ars s'est efforcé de réaliser ce triple idéal. Mais c'est surtout comme confesseur ou médecin qu'il a exercé une influence immense et bénie sur des milliers d'âmes qui se sont épanchées dans son cœur.

Au confessionnal, Vianney, agissait-il *en prêtre* ou en ami et conseiller des âmes ? S'il voulait tenir la place de Jésus-Christ, ce qui est le plus probable, nous le désapprouvons, car sa conduite était alors en désaccord avec l'enseignement de Jésus-Christ, des apôtres et de la primitive Eglise. « Car il y a un seul Dieu, un seul médiateur entre Dieu et les Hommes, Jésus-Christ, homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous. » I Timoth. II, 5, 6. Eph. II, 8, 10.

Au contraire, s'il était l'ami, le conseiller, le confident d'une âme affligée, pécheresse, uniquement pour la consoler, pour l'éclairer et l'exhorter à tenir la conduite de l'enfant prodigue repentant, à pleurer sur son état de mort et à puiser la guérison et la vie en Jésus-Christ seul, par une foi-confiance et abandon, nous l'approuvons absolument. C'est dire que nous approuvons toute confession qui est le libre épanchement d'un cœur angoissé dans le sein discret et fidèle d'un ministre de Jésus-Christ. Cette confession Jésus l'a instituée quand il a dit

« Venez à moi vous qui êtes fatigués et chargés et je vous soulagerai, ou encore : Celui qui écoute ma parole et qui croit en Celui qui m'a envoyé à la vie éternelle, etc. » (Jean V, 24.) C'est cette confession que Jacques recommande. « Jacq. V, 19-20. « Mes Frères, si quelqu'un s'écarte de la vérité et que quelqu'un le redresse, qu'il sache que celui qui aura ramené un pécheur de son égarement, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés. » Pierre ne disait pas aux habitants de Jérusalem : confessez-vous, mais amendez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir le pardon de vos péchés et recevoir le don du St-Esprit. Paul dit au geôlier de Philippe : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta maison. (Act. XVI, 30-31.)

Le cœur humain est parfois tellement rempli de tristesse ou de joie, de chagrin ou de bonheur, qu'il a besoin de déverser son trop plein dans celui d'un ami. Que cet ami soit le pasteur ! tant mieux ! Car la confiance qu'on lui manifesterait ainsi prouvera l'affection et l'estime qu'on lui porte. C'est alors qu'il pourra être le bon berger, le père de son troupeau. (1).

Cette confession toute de confiance nous la réclamons comme une nécessité pour l'efficacité du ministère paroissial. L'influence du pasteur protestant serait plus grande et plus utile, s'il était pour ses *paroissiens*, moins le *prédicateur*, moins l'homme officiel, que l'ami et le père de chacun.

Aussi, nous n'hésitons pas à reconnaître, que, l'influence que le curé d'Ars a exercée au confessionnal il la doit

(1) Voir un article de Birat dans la *Revue du Clergé Français*, 1^{er} févr. 1901 (Birat, vic. général d'Albi.)

moins à l'absolution qu'il octroyait qu'à l'affection qu'il portait à ses pénitents et aux sages conseils qu'il leur donnait. Il excellait dans la cure d'âmes. Père spirituel d'une immense famille, il avait à écouter le récit souvent poignant de besoins, de misères, de fautes de toute nature et à donner les encouragements, les directions, les secours que nécessitait chaque cas en particulier. Vivant, à l'exemple de Blumhardt (1) son contemporain, en communion perpétuelle avec le Sauveur, il acquit un talent merveilleux d'appliquer la parole de grâce à tous les découragés. On pouvait dire de lui ce qu'on a dit du prophète Elie : « Que sa parole était de feu et brûlait comme une torche enflammée, elle était un marteau qui brise la pierre ; la prière qu'il adressait à Dieu pour ses chers pénitents était telle que non seulement elle obtenait des grâces spirituelles, des biens intérieurs, mais encore des biens extérieurs, elle exerçait une véritable action sur Dieu de telle sorte que sa volonté et son dessein en étaient modifiés. Dieu ne nous invite-t-il pas à lui demander notre pain quotidien, ne nous ordonne-t-il pas même de le faire ? Pour Vianney comme pour tout chrétien évangélique, la prière était une demande confiante, humble, persévérante, subordonnée à la volonté divine, pour toutes sortes de biens, dans quelque domaine que ce soit. (Math. VII, 7-11. Luc XVIII, 1-8). Il a été la Providence vivante, pour des centaines de pauvres. En réponse à ses prières, l'argent affluait à Ars. Après avoir considéré la confession comme *consolation* et cure d'âmes, nous disons : Anathème à la confession auriculaire, telle qu'elle a été instituée par le concile de Latran en 1215, sous Innocent III, telle qu'elle

(1) Pasteur des Bains de Boll (Allemagne, 1805-1880, par Grin).

a été proclamée par le concile de Trente. Les raisons que nous alléguons sont les suivantes : 1^o Parce qu'elle est un dogme *nouveau* ; 2^o Parce que le prêtre n'a pas le pouvoir de remettre ou de retenir un seul péché, de son autorité propre, qu'il a seulement une mission, celle de prêcher la bonne nouvelle, c'est-à-dire la rémission des péchés. Au Seigneur seul la réconciliation, aux apôtres la parole de réconciliation (2^e Corinth. 5-18. Act. X. 43). En étudiant les paroles de l'absolution qu'y trouvons nous ? D'abord ces mots : *Dominus noster Jesus-Christus te absolvat et ego auctoritate ipsius te absolvo* : Que N. S. J. C. te pardonne et ensuite, moi, par son autorité, je t'absous. Pourquoi deux pardons ? 3^o Parce qu'elle est dangereuse pour la liberté individuelle, pour la liberté civile, pour les bonnes mœurs et pour l'Eternité ; 4^o Parce qu'elle est pour le confesseur un moyen de s'enrichir et de frustrer de légitimes héritiers.

Nous ne pouvons nous étendre plus largement sur la confession auriculaire qui est une arme puissante entre les mains du prêtre. Que Dieu nous donne d'oublier tout ce que nous avons ouï de nos propres oreilles au confessionnal !

CHAPITRE X

Influence du curé d'Ars comme prédicateur.

Un mot résume la prédication de Vianney. Elle est l'expression exacte de son amour pour Dieu et pour les âmes. Depuis John Wesley et Félix Neff, dans un autre milieu, peu de prédicateurs ont eu un auditoire semblable au sien. C'est que peu d'orateurs ont su, comme lui, prendre les âmes et les gagner à Dieu, soit qu'il attirât du fond de l'abîme, des pécheurs endurcis et qu'on eût déclarés incurables, soit que des chrétiens de nom en vinssent à rougir de leur infidélité, de leur tiédeur et se donnassent à Jésus-Christ par une consécration totale.

Qu'avait-il en lui pour expliquer, soit l'affluence des auditeurs, soit le succès de sa prédication ? A première vue, rien ! Son style était parfois très incorrect. Son éloquence était dépourvue de tous les ornements étrangers, qui sont pour beaucoup dans le succès d'un

prédicateur. Il parlait simplement, naturellement et sans gestes.

C'est dans les « homélies du dimanche » que le prophète inspiré, le pasteur consumé de la soif du salut des âmes, se montrait sous son rare et inimitable aspect. Ce qui caractérisait ses discours, c'était un mélange de foi vive et ardente, de zèle impétueux, d'où résultaient dans le prédicateur l'onction à sa plus haute puissance et dans l'auditeur l'émotion à son plus haut degré. Ce qui ajoutait à l'éloquence de la voix, c'était l'éloquence du corps : « Ce front large, encadré de cheveux blancs, ces traits fortement profilés et surtout le feu incessamment mobile de son regard portait en lui une sorte de fascination naturelle, sous laquelle les plus fiers esprits se courbaient et le scepticisme se déclarait vaincu » (1).

Vianney était petit de taille. Sa complexion indiquait une nature nerveuse.

Si la nature avait peu fait pour lui, la grâce l'avait enrichi des dons les plus éminents du Saint-Esprit.

« Nul doute, dit le P. Gratry, que par la pureté du cœur, l'innocence recouvrée, par la foi et la religion, il n'y ait dans l'homme des capacités et des ressources d'esprit, de corps et de cœur que la plupart des hommes ne soupçonnent pas. C'est à ces ressources qu'appartient la science, l'intuition que Christ communique à ceux qui lui appartiennent » (2).

Ce qu'il y avait en Vianney d'inexplicable et qui explique tout, c'est la puissance spirituelle, la pénétration de l'esprit de l'homme par l'esprit de Dieu, ou la subor-

(1) Abbé Monnin.

(2) Log. V. instell liv. V.

dination et la consécration absolue de l'être humain à la direction divine. La foi du curé d'Ars était toute sa science, son livre était Jésus-Christ. Il ne cherchait pas la sagesse ailleurs qu'en Jésus-Christ, dans sa mort et dans sa croix. C'est dans la méditation de la parole de Dieu qu'il avait puisé toute sa puissance oratoire. Il y attachait une souveraine importance. Rien ne lui coûtait pour se mettre en état de l'annoncer à son auditoire avec toute la force et toute l'éloquence dont il était capable. Il se renfermait dans sa sacristie pour composer ses homélies, lorsqu'il les avait écrites, seul et sans témoin, il les récitait comme s'il eût été en chaire. Il avait, « ce qui n'est pas le fait du plus grand nombre des curés de campagne », de la Bible, une connaissance profonde. Il éveillait, stimulait, entretenait, ravivait l'attention par le pittoresque, l'imprévu, l'« *humour* » de ses développements et de ses anecdotes tirées de la nature généralement.

Il savait mettre les vérités de l'ordre le plus élevé à la portée de toutes les intelligences ; il les revêtait d'un langage familier, il attendrissait par la simplicité, il charmait par la doctrine. La science qui n'est pas cherchée, est celle qui abonde ; elle coule comme l'eau de la source vive qui désaltéra la Samaritaine. La conscience était son seul horizon, il s'adressait constamment à elle.

« Si nous avions la foi, disait-il souvent en chaire, nous serions maîtres des volontés divines ; nous les tiendrions enchaînées, Dieu ne nous refuserait rien ». — Il aimait, à l'exemple de Jésus, à utiliser, dans sa prédication, les paraboles et les comparaisons prises dans les choses de ce monde pour éclairer sa pensée. « La terre est un pont pour passer l'eau, elle ne sert qu'à soutenir nos pieds ». Nous sommes en ce monde, mais nous ne sommes pas de ce monde, puisque nous disons tous les jours : « Notre

Père qui êtes aux cieux » ; nous ne serons bien que lorsque nous serons chez nous !

« Les épreuves pour ceux que Dieu aime ne sont pas des châtimens, ce sont des grâces. »

« Comprendre que nous soyons l'ouvrage de Dieu, c'est facile, mais que le crucifiement d'un Dieu soit notre œuvre, voilà qui est incompréhensible. »

Les croix transformées dans les flammes de l'amour sont comme un fagot d'épines que l'on jette au feu et que ce feu réduit en cendres ; les épines sont dures, mais les cendres sont douces (1). La miséricorde est comme un torrent débordé, elle entraîne les cœurs sur son passage. « Le bon Dieu aura pardonné à un pécheur repentant et confiant, plus vite qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu. »

« Le calomniateur est semblable à la chenille qui, en se promenant sur les fleurs, y laisse sa bave et les salit. »

Le curé d'Ars a eu comme auditeurs les hommes les plus distingués dans les diverses branches de la science et tous ont rendu hommage à sa puissance spirituelle. Le 3 mai 1845, le père Lacordaire vint le visiter. Il fut très ému de la chaleureuse exhortation que Vianney avait adressée à ses paroissiens pour les porter à implorer les dons du St-Esprit. Il disait en quittant Ars : « Ce saint prêtre et moi nous ne parlons pas le même langage, mais nous sentons de même. »

M^{sr} Dupanloup était heureux d'interrompre ses nombreux travaux pour venir, comme il le disait, se retremper à Ars dans l'amour de Dieu. Un jour il écrivait à Vianney : Mon bon curé, priez pour moi, Dieu vous exaucera mieux que moi (2).

(1) Sommaire, p. 45.

(2) *Lettres de Dupanloup*.

Les médecins les plus célèbres vinrent à Ars pour étudier les guérisons merveilleuses que Dieu, disait-on, accordait aux maladies de toutes sortes, par l'intermédiaire de l'humble curé et tous repartaient en disant : « le doigt de Dieu est là ». Ad. Monod ajoutait : « Le curé d'Ars est un chrétien évangélique » (1). Dupuytren affirmait « que Vianney était meilleur chirurgien que lui. »

Marceau, le marin missionnaire, de retour des îles de l'Archipel océanien, vint à Ars. On lui demanda ce qu'il pensait du vénérable curé, s'il avait trouvé en lui de la science : « De la science humaine, non, dit-il, mais de la science divine, oh ! oui ! Le prodige qui m'a frappé, c'est que j'ai vu dans le curé d'Ars un des plus beaux modèles de l'enfance chrétienne ; c'est pour cela que Dieu est avec lui. »

(1) Correspondance-lettre, XX.

CHAPITRE XI

Évangélisation à domicile ou visites pastorales.

En 1818, les habitants d'Ars étaient insoucians et peu portés à la religion. Là, comme dans plusieurs parties de la « Dombes », les âmes croupissaient dans l'indifférence.

Que fit le curé d'Ars pour réveiller cette paroisse endormie ? Quels moyens employa-t-il ?

Nous ne pouvons tous les énumérer, car sa piété le rendait ingénieux pour en découvrir tous les jours de nouveaux. Nous pouvons cependant les ramener à trois :

1° Il se sanctifie. Dès l'âge le plus tendre Vianney s'était laissé « *saisir* » par Jésus-Christ. Il ne s'appartenait plus. Sans comprendre encore ce que signifie le mot foi, Vianney possédait la vraie foi, il s'était donné tout entier, corps, âme et facultés à Jésus-Christ. Il avait fait cela librement et volontairement. Aussi, étant devenu une nouvelle créature il avait reçu de Dieu l'esprit de prière qui le tenait intimement uni à son Père Céleste. Il

s'efforçait de jour en jour de resserrer ces liens qui l'unissaient à Dieu par l'exercice de toutes les vertus. Engagé dans le chemin qui conduit à la gloire éternelle, il progressait dans la sainteté. Tout ce qu'il savait être agréable à Dieu et utile à ses frères, il l'accomplissait. Il comprenait que le Seigneur lui avait confié le soin d'âmes rachetées « par le sang précieux de Christ, » qu'il l'avait établi « afin qu'il portât du fruit. » De là, le zèle, l'amour, le sacrifice avec lesquels il remplissait tout son devoir. Résister aux paroles d'un pasteur qui prêche d'exemple, est chose difficile ; et la vie de Vianney était une continue, muette et éloquente exhortation. Aussi le réveil à Ars fut prompt, profond et durable.

En France, nos populations rurales aspirent, comme à un bonheur, d'avoir un curé tout à la fois *pieux* et éloquent. « prédicateur ». Possèdent-elles cet homme ! elles l'environnent de confiance, d'estime et d'amour.

La prédication, avons-nous dit, est une arme puissante, c'est avec elle que le christianisme primitif a fait ses meilleures conquêtes. N'est-ce pas là, le filet que tous les pêcheurs d'hommes vivant au service de Jésus-Christ devront jeter jusqu'à ce que le monde entier ait été gagné au Sauveur ?

N'est-ce pas là l'ensemencement auquel le Christ nous a donné pour mission de nous livrer dans le champ de travail qui nous est confié ? Nous ne saurions, dit P. Minault (1) avoir assez foi dans l'efficacité de la prédication, nous ne saurions assez fourbir, retremper, aiguïser, perfectionner cette arme dont nous ne pouvons pas nous passer et nous en servir en temps et hors de temps. Vianney mettait toute son âme, nous l'avons vu, dans la

(1) P. Minault. *Discours religieux*,

prédication. Il lui est arrivé de prêcher 4 et 5 fois dans la même journée. En s'adressant à la foule qui remplissait toujours l'église d'Ars, le pieux curé la considérait comme ne faisant qu'un seul et même homme, les unissant dans sa sollicitude et dans son amour, comme ils sont unis dans la même chute et dans la même compassion de Dieu. Les grâces dont Vianney était comblé, en récompense de son amour pour Jésus-Christ, rejaillissaient sur tous ceux qui l'écoutaient et le rendaient heureux. « Chose admirable, dit Montesquieu, que la religion chrétienne, elle ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie et elle fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

A l'exemple de François Régis, l'apôtre du Vivarais, Vianney était dévoré du zèle de la maison de Dieu. Son apostolat s'est exercé avec fruit dans plusieurs paroisses : Savigneux, Misérieux, Rancé, St-Jean de Thurigneux ont eu le bonheur de le posséder souvent comme prédicateur. Le curé d'Ars se donnait à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. A toute heure du jour et de la nuit il était à la disposition des âmes.

« Allez, instruisez toutes les nations et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. » (Math. XXVIII, 19-20).

Voilà la grande mission que Jésus-Christ confie à ses apôtres en les quittant. Cet ordre que le Seigneur a donné à ses disciples aura sa raison d'être aussi longtemps qu'il y aura sur la terre des peuples inconvertis, des âmes qui ne connaissent pas la bonne nouvelle du salut.

Le curé d'Ars avait compris l'ordre de son maître. A peine installé à Ars, il visita chacun de ses paroissiens. « Connais bien chacune de tes brebis, donne tes soins à tes troupeaux. » (Prov. XXVII, 23).

« Veux-tu gagner le cœur de quelqu'un, demandait l'illustre prédicateur Chalmers, va chez lui ».

L'abbé Vianney avait compris qu'il ne commencerait à faire du bien à ses paroissiens que lorsqu'il s'en serait fait aimer. Or, il y a un secret pour se faire aimer, c'est l'*apostolat*, qui s'exerce dans la rue, dans les champs, au foyer de la famille et au chevet du malade.

En voyant ce qu'est l'âme du peuple, âme irrégulière, les moralistes contemporains s'attristent et se demandent que faire pour rendre les hommes meilleurs ? L'Évangile répond : les *aimer*. Le monde appartient à qui l'aime davantage ou lui montre qu'il l'aime. Le cœur humain ne résiste pas à un amour persévérant, désintéressé et obligeant. La *charité* du curé d'Ars songeait à tout, savait tout utiliser pour donner à chacun de ses paroissiens, une marque d'estime et de dévouement. Ouvert, complaisant, affable envers tous, il n'aurait pas rencontré un enfant sans s'arrêter pour lui adresser avec un sourire, quelques paroles aimables. La visite des familles était une de ses occupations journalières, surtout dans le début de son ministère. Il la considérait comme le complément nécessaire de la prédication. « En chaire, disait-il, je sème, il faut bien que j'aie vu si la graine germe et produit des fruits » ; il ajoutait : « J'ai un verger que j'ai cultivé avec soin, j'y ai mis des arbres d'essence diverse, je dois le visiter tous les jours pour voir si les voleurs ne sont pas venus le ravager » (1).

Ses visites étaient toujours suivies de nombreuses bénédictions pour les familles visitées. On répondait favorablement à ses appels individuels. C'est à domicile,

(1) *Esprit du curé d'Ars*.

plus qu'au confessionnal, qu'il faisait la cure d'âmes. A domicile, l'abbé Vianney était père, juge et ami. Que de différends ont été vidés par la présence et les conseils du bon curé ! La conduite du curé d'Ars, en cela, était la copie de celle de Jésus et des apôtres : Jésus allait de lieu en lieu en faisant le bien (Act. X. 38). Les apôtres ont rempli leur ministère dans le même esprit. Et chaque jour dans le temple et dans les maisons, ils ne cessaient d'enseigner, ni d'annoncer Jésus-Christ (Act. X. 42). Discours de Paul à Milet. (Act. XX, 20).

Cette âme, si généreuse et si fidèle, ne se laissait pas rebuter par les défauts et les faiblesses d'autrui ; elle savait y condescendre, les expliquer, les atténuer, en espérer et en poursuivre l'amendement, comptant sur la miséricorde divine. Le monde ne comprend pas cette grande loi de dévouement, parce qu'il en ignore l'*Inspirateur*. Dans ses visites pastorales, Vianney avait aussi en vue les pauvres. Il les aimait parce qu'il comprenait que, ne trouvant ici bas que privations, peines et rebuts de tout genre, ils avaient plus besoin d'être prévenus, honorés et consolés. Sa charité ne s'exerçait pas seulement envers la misère qui vient d'elle-même s'offrir à la pitié des cœurs sensibles pour les émouvoir en sa faveur, mais active autant que généreuse, elle allait au-devant de l'infortune, craintive et timide, qui, pour se cacher sous le voile d'une aisance trompeuse, n'en est que plus cruelle. Il savait combien est poignante cette douleur que personne ne connaît, et combien sont amères ces larmes que personne n'essuie. Il cherchait à pénétrer avec toute la délicatesse qu'exige la condition des malheureux, le secret d'une pauvreté qui avait honte d'elle-même. Pour satisfaire le besoin qu'il avait de donner, Vianney vendit d'abord ses meubles, puis ses habits. Folie ! diront les uns. Noble folie ! ajouteront les autres !

« Un jour, un pauvre arrête Vianney au moment où il sortait de la Providence. Ce pauvre avait les pieds nus et tout ensanglantés. Le bon curé ôte ses souliers et ses bas et les lui donne. Un autre jour, un mendiant s'approche de lui, le curé d'Ars se fouille et ne trouve rien que son mouchoir, il le donne au mendiant, en s'excusant de ne pouvoir mieux faire. Il nourrissait plusieurs familles d'ouvriers avec les aliments qui lui étaient destinés. »

On a dit ; le bien a reçu de Dieu cette propriété singulière que le partage le multiplie et que tombant de la main droite, il rentre dans la main gauche. Ainsi l'Océan reçoit toutes les eaux de la terre, parce qu'il les rend toutes au ciel ; le cœur et la main de Vianney étaient comme l'Océan. Elles se vidaient en route ou dans ses visites à domicile et elles se remplissaient au presbytère où affluaient de tous côtés l'or et l'argent.

Partout le curé d'Ars se présentait d'une façon discrète, attendant les occasions favorables où les faisant naître. Le plus souvent, c'était à l'heure où la famille était réunie que la porte s'ouvrait et que se montrait sur le seuil le bon curé avec son visage serein et souriant. Alors, sans permettre qu'on se dérangeât, le dos appuyé contre un meuble, le pasteur engageait la conversation. Il s'informait de tout ce qui intéressait la famille. Il questionnait le chef de la maison sur ses travaux et ses espérances. Puis par une transition ménagée avec autant d'adresse que de douceur, il en venait à parler des choses divines.

Les visités se sentaient à l'aise et regardaient le visiteur comme un ami qui vient s'asseoir un moment au foyer domestique, pour parler de choses sérieuses, pour donner quelques bons conseils. Le curé d'Ars est un modèle dans ce genre d'activité, que tout pasteur doit

imiter. Ce n'est pas en effet par la prédication qu'on remplit le plus souvent le temple, c'est par la visite.

L'état des âmes, de nos jours, oblige le pasteur à aller chercher, pour ainsi dire, lui-même les auditeurs chez eux. Le pasteur doit faire des visites pour affermir les chrétiens, pour montrer aux indifférents qu'il les aime, pour faire rayonner cette puissance qui émane de toute personnalité consacrée au Seigneur.

Les visites pastorales, dit Banzet, doivent être faites avec le sérieux désir de travailler à la gloire de Dieu. Le pasteur se souviendra toujours qu'il est l'ambassadeur de Christ. Il aura l'esprit de force et de prudence, de discernement et de tact, dont parle Paul (2 Timoth. I, 7) : « Dites peu de choses, dit Finney, dans ces visites, mais faites qu'elles arrivent au cœur et à une conclusion ». Le pasteur doit gagner l'affection des enfants, par ce moyen, il atteindra les parents.

Le curé d'Ars était surtout assidu à visiter les malades. Dans la maladie, l'âme a besoin de sympathie et d'encouragement, la visite d'un pasteur pieux fera toujours plaisir. Le pasteur auprès d'un malade n'aura qu'à consulter son cœur pour en tirer les exhortations qui conviennent dans cette circonstance, elles devront porter sur l'amour de Jésus, sur la patience et la résignation à la volonté de Dieu. Il lira quelques passages des saintes écritures et ne quittera jamais le malade sans avoir prié pour lui et avec lui. En cas de décès, plusieurs visites à la famille s'imposent : « N'oublions pas, en effet, dit Vinet, que le deuil d'une famille a souvent introduit dans son sein, la vérité avec le prédicateur qui en est l'interprète ».

Le jeudi, 4 août 1859, le curé d'Ars s'endormait paisiblement dans le Seigneur. Le 6 août, l'évêque de Belley,

M^{sr} de Langalerie présidait ses funérailles devant une assistance nombreuse et émue.

Il appliqua au serviteur de Dieu les paroles de Math. XXV, 21. « Courage, bon et fidèle serviteur entre dans la joie de ton maître ». Citons quelques extraits de journaux qui ont parlé de lui. *Le Journal de l'Ain* : « Cinq mille personnes ont assisté au convoi du curé d'Ars. Des sanglots sortaient de toutes les poitrines. » *La Gazette de Lyon* : « Il n'y a que la sainteté qui puisse produire une manifestation comme celle à laquelle nous avons assisté. » *Le Correspondant* : « Le saint est mort. » *L'ami de la religion* : « La vie du curé d'Ars était un véritable prodige qui rappelle les temps les plus heureux du christianisme. » *Le Monde illustré* : « Vianney était le saint, le Thaumaturge, l'apôtre de toute la zone méridionale de la France. » *Le Courrier de l'Ain* : « Le curé d'Ars est mort à 74 ans. Il en a passé 41 à Ars. Partout il était vénéré et on sollicitait le secours de ses prières. » *Le Journal de Villefranche* : « Le curé d'Ars se faisait petit entre les petits, comme il redoutait les honneurs et les louanges ! »

Le Croisé : « La souffrance et la joie s'embrassaient en lui. Comment, disait-il, ne pas aimer le bon Dieu qui est si bon qu'il nous permet de l'aimer. »

L'Univers, 12 août 1859. « En passant à travers la foule et tout en se prêtant à ce qu'on demandait, le saint curé adressait parfois à ceux qu'il remarquait des mots qui étaient des traits de lumière et qui allaient droit aux besoins de l'âme. »

CONCLUSION

Nous sommes arrivé au terme de notre étude sur Vianney. Tout en reconnaissant les nombreuses imperfections de notre travail, nous aimons à penser qu'aucun des traits essentiels de ce serviteur de Dieu, n'a été laissé dans l'ombre. Quelques chapitres de notre esquisse « notamment ceux relatifs à l'Eucharistie et au Miracle auraient demandé une étude plus longue. Nous avons constaté dans les opinions de Vianney des choses que nous approuvions autrefois et que nous désapprouvons aujourd'hui. Né et élevé dans un milieu fort différent du nôtre, subissant des influences qui lui imposaient une doctrine toute faite, il ajoute foi à des dogmes que nous rejettons.

Il n'est pas rare de rencontrer au milieu des ronces et des épines une belle fleur qui répand autour d'elle un délicieux parfum. Tel a été Vianney. Enlacé par les liens

de la superstition de son Eglise, il a su s'en dégager pour « répandre autour de Lui, la bonne odeur de Jésus-Christ. »

En examinant de près la nature de la piété de ce caractère si franc, si loyal et si vrai, on voit qu'elle présente tous les traits de la piété évangélique. Vianney est d'abord un homme de grande foi. Chez lui, la foi est une réalité sur laquelle repose tout l'édifice de sa vie. « Pour lui vivre, c'était Christ. »

La prière, vraie respiration de l'âme confiante, était pour lui une force, un levier et une consolation.

L'espérance chrétienne était sa vie. Sûr des promesses de Dieu, l'avenir pour lui, était présent.

Nul de nous ne vit pour soi-même. Pour Vianney la foi était aussi charité. Brûlant d'un saint amour pour les âmes, il les attirait à Christ, par une prédication simple mais touchante, par un ministère actif. Pascal a dit : « Les saints ne se sont jamais tus. » Le curé d'Ars parlait toujours et partout de Dieu et du ciel. Son âme s'affinait, se purifiait au creuset de la douleur, aussi, aimant la croix, il mourait de plus en plus à lui-même pour vivre plus complètement de la vie Cachée avec Christ en Dieu. Nous n'avons qu'un mot à ajouter au récit analytique de cette vie.

Pour prêcher, pour vivre, pour mourir comme le bienheureux Vianney, il faut partager sa foi et son humilité. Comme lui, il faut croire à la Parole de Dieu, lampe à nos pieds, lumière sur notre sentier, puissance de Dieu pour

le salut de tous (1). Puissent ces modestes pages nous inspirer à tous le désir de marcher sur les traces de ce chrétien d'élite ! Notre travail recevra ainsi la plus belle récompense que nous puissions ambitionner.

Vu :

Le Président de la soutenance :

JOHN VIÉNOT.

Vu :

Le Doyen :

E. MÉNÉGOZ.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

GRÉARD.

(1) Τὸ Εὐαγγέλιον δύναμις θεοῦ ἐστὶν εἰς σωτηρίαν παντὶ τῷ πιστευοντι.
(Rom , I, 16.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS.	7
AVANT-PROPOS	9
CHAPITRE I ^{er} . — Naissance du curé d'Ars. —	
Enfance. - Jeunesse	11
CHAPITRE II. — Première communion de Jean-	
Marie	14
CHAPITRE III. — Ses premières études	16
CHAPITRE IV. — Vianney prêtre	19
CHAPITRE V. — Vie pastorale de Vianney.	23
CHAPITRE VI. — Pensées du curé d'Ars, l'abnéga-	
tion et la mort à soi-même.	28
CHAPITRE VII. — Piété du curé d'Ars	30
CHAPITRE VIII. — Guérisons obtenues à Ars. —	
Apparition du « grappin ».	33
CHAPITRE IX. — Influence du curé d'Ars comme	
confesseur	35
CHAPITRE X. — Influence du curé d'Ars comme	
prédicateur	40
CHAPITRE XI. — Evangélisation à domicile ou	
visites pastorales. — Mort du curé d'Ars.	45
CONCLUSION	53

